

/art absolument/

MIQUEL BARCELÓ

Le dernier
des premiers
hommes

DOSSIER SPÉCIAL

AFRIQUE(S), UN ART-MONDE

ET AUSSI

**ART PARIS FOIRE COSMOPOLITE
FROMANGER EN ROUGE
GOUDAL IMAGES FABRIQUÉES
UNTERLINDEN UN NOUVEAU MUSÉE**

L14375-70-F-10,00 € - RD



ALCHIMIES D'ERNEST BRELEUR À LA FONDATION CLÉMENT

Teddy Tibi | À la Fondation Clément, sur le sol martiniquais, c'est un travail inédit qui est montré. Comment situer celui-ci dans l'ensemble de ta carrière ?

Ernest Breleur | Mon approche peut sembler paradoxale car à rebours de celle de la majorité des artistes : j'ai travaillé sur la finitude lorsque j'étais jeune homme, alors que généralement, le thème de la mort vient en fin de carrière. À 70 ans, j'aborde la question de la vie, de son émergence, et à travers cela l'existence du vivant. Traiter du féminin – qui en est l'origine même – s'est donc imposé à moi de façon tout à fait naturelle. Je ne pense pas qu'il y ait de rupture formelle dans mon travail, mais plutôt une évolution fondamentale, dans laquelle je délaisse les objets de récupération au profit de matériaux plus populaires. Il n'est pas question pour moi de donner une image de la féminité, je cherche à suggérer la magie de la procréation, des origines de la vie. Et mon travail ne regarde donc pas que la femme, mais tout ce qui est capable d'œuvrer pour la reproductibilité de l'espèce et l'équilibre de l'humanité.

C'est mon penchant darwinien qui me fait aborder l'humanité comme le fruit d'une évolution. Pour moi, la magie qui opère à l'intérieur du ventre de la femme provient de la même alchimie que celle présente dans « le ventre de la Terre ». Ce qui me fascine dans ce phénomène, c'est que des êtres extraordinairement petits et sans destin doivent se frayer un chemin jusqu'à la vie, donnant ainsi naissance à toutes les espèces actuelles. Par ailleurs, ce travail fait écho aux problèmes écologiques auxquels le monde doit faire face, et plus particulièrement à la disparition de certaines espèces, dont l'homme fait partie à plus longue échéance.

Y a-t-il, comme dans l'évolution des espèces, une part incontrôlable, qui t'échappe lors de ta réalisation d'une œuvre ?

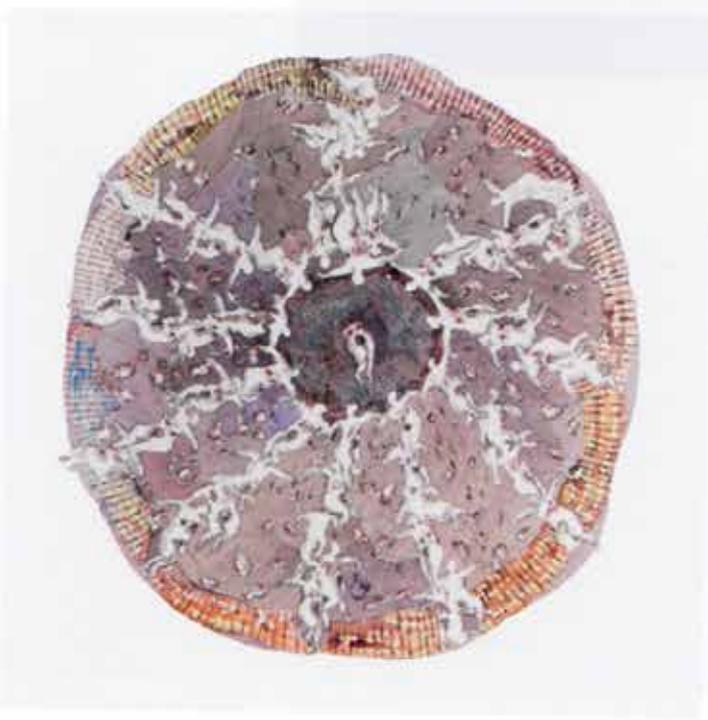
Cette fuite est le problème de tout artiste. Je l'ai rencontré lorsque je faisais partie d'un groupe [Fwomagé, créé en 1984, *ndlr*] : j'avais l'impression d'être dans l'impossibilité de suivre un programme que j'avais moi-même pré-établi. Notre volonté de donner du sens

et du corps à une œuvre est donc sans cesse confrontée aux matériaux, comme le fer, que l'on manipule, et qui résistent, revendiquent leur présence physique. J'en veux pour preuve la plasticité des objets, ce qu'on nomme l'intelligence et la mémoire de la matière. Nos deux intelligences échangent, font des compromis dont l'œuvre est le résultat. Tout ne découle pas que de la volonté de l'artiste, ce dernier doit être en face d'une interpellation et non pas d'un attendu.

À propos de ton travail de dessin, moins connu mais également exposé à la Fondation Clément, dans quelle mesure est-il lié à la sculpture ?

L'exposition est en deux parties : d'un côté mon travail de dessin, de l'autre mes sculptures. Deux pratiques très différentes, notamment à cause de l'aspect plus figuratif du dessin, mais entre lesquelles je vois une relation étroite, ne serait-ce que sur le plan formel. Une pratique n'a jamais précédé l'autre, je pense les avoir développées simultanément. Chacune d'elles, mais plus particulièrement le dessin, me permettent d'avoir ces grands moments de méditation, de questionnement sur la spatialité, le miroitement et la profondeur. J'associe davantage le dessin à mon passé : j'ai en effet découvert la chapelle Sixtine et l'exubérance de Rubens lorsque j'étais étudiant. Grâce au dessin, je transcende mon passé. J'ai besoin d'être assis et de méditer dans mon atelier du bas, où je dessine et peins, sur ce qui se crée dans mon atelier du haut, dédié à la sculpture. L'académisme de mes dessins et des anatomies est bousculé par les éléments très libres que j'insère. Mais l'identité de la sculpture est liée à la question du vide, qui continue de faire débat. Mon rêve, qui guide mon travail et mes interrogations, est de donner une forme au vide.

Pionnier de l'art contemporain en Martinique, cet ancrage géographique rentre-t-il en considération dans ce travail ?



Sans titre,
série L'origine du déni,
2014, feutre sur papier,
125 x 125 cm.
Courtesy
Maïté Galerie.

Je vise à m'inscrire dans le champ de l'art contemporain, ce qui nécessite d'avoir une distance avec son pays d'origine, dans mon cas la Martinique, mais aussi avec l'international. Ma problématique et ma vision de l'espace se construisent donc dans cet entre-deux. Je veux faire surgir l'œuvre hors de l'espace et du vide. Le temps de l'art contemporain étant fondé sur une posture critique permanente vis-à-vis du passé, « qui parle en présence de toutes les langues », et les artistes se situant dans une histoire des pratiques, je travaille en présence de tous les arts et de toutes les techniques, contemporaines ou non. C'est cette assise qui me permet d'avancer et de me positionner. Par ailleurs, j'ai pour habitude de dire que je suis un artiste de nulle part. Pourtant, il est clair que je me suis construit avec l'histoire de la Martinique, des Caraïbes mais aussi du monde. Pour citer Édouard Glissant, qui m'a beaucoup apporté, je ne pense pas qu'il y ait de « culture vierge », il y a toujours interpénétration, reste à savoir comment nous gérons notre « anthropophagie ». Cette digestion doit me permettre d'accepter ma composante caribéenne, tout en participant au projet global humain. Cela nécessite l'acceptation de l'autre, une nouvelle forme d'altérité que les hommes issus de l'esclavage portent inévitablement. Ils ont une capacité à réceptionner, dans une vision critique, et à accepter un certain nombre de choses qui permettent l'avancée de cette contemporanéité. Pendant longtemps je pensais ne pas correspondre à l'étiquette : « artiste caribéen », mais quiconque voit mon travail trouvera dedans des fondements martiniquais. D'une certaine façon, je le suis malgré moi, mais je l'accepte, et si je me considère porteur de cette dimension caribéenne, je porte aussi celle du monde.

Ernest Breleur.

Le vivant, passage par le féminin.

Fondation Clément, Le François (Martinique).

Du 28 avril au 16 juin 2016



Sans titre, série *Le vivant, passage par le féminin*, 2015, appareils féminins, filin polyester, 234 x 98 x 98 cm. Courtesy Musée Galérie